

Les grossesses mineures, un problème majeur

Malgré des années de prévention, on déplore chaque année en France 18 000 grossesses chez des jeunes filles encore mineures, dont 70 % se soldent par une interruption volontaire de grossesse. Mise en danger du corps ? Problème d'accès à la contraception ? Quelles sont les raisons qui amènent ces jeunes filles à faire un enfant ?

Violences physiques, carences affectives, négligences éducatives... contrairement aux représentations que l'on peut avoir des grossesses adolescentes, peu sont désirées et la plupart résultent d'un contexte familial et psychologique fragile.

Grossesses adolescentes : une tendance alarmante

Chaque année en France, 18 000 jeunes filles, à peine sorties de l'enfance, se retrouvent enceintes. Un taux qui reste stable depuis des années, malgré l'accès plus facile aux diverses méthodes de contraception. Seules 30 % d'entre elles mènent cette grossesse à terme, donnant naissance à 4 500 bébés par an (contre 11 000 il y a 30 ans). En Grande-Bretagne, ces taux sont 4 fois plus élevés. Et aux États-Unis, 10 fois. Des chiffres qui inquiètent Florence Francillon, sage-femme à Poissy-Saint-Germain et vice-présidente de Gynécologie Sans Frontières : "C'est alarmant car les tendances anglo-saxonnes finissent toujours par arriver en France", a-t-elle mis en garde lors d'un colloque organisé début mars au Palais du Luxembourg (Paris).

Autre source d'inquiétude, notamment à la Réunion, où la prévalence des grossesses mineures est 7 fois plus élevée qu'en métropole (4 % des grossesses sont le fait de jeunes filles) et l'âge des adolescentes concernées de plus en plus précoce. "On est mineure à 12 ans et 17,5 ans, mais être enceinte à 12 ans et à 17,5 ans n'est pas la même chose", souligne Florence Francillon. Au total, 12 % des IVG sont le fait de mineures, et un tiers de ces avortements concernent les moins de 16 ans.

Des abus sexuels dans 30 % des cas

Le Centre éducatif Anjorant à Nantes s'est spécialisé dans la maternité adolescente. Il accueille ainsi 30 à 35 jeunes filles enceintes, âgées de 12 à 18 ans. Pour Jacques Michel, psychologue clinicien dans ce centre, la plupart des gens ont des représentations toutes faites de ces maternités : irresponsabilité, déterminisme social, conduite à risque, sexualité "débridée"... "On doit faire l'effort de se décaler par rapport à ces représentations et à certains postulats que l'on a - et auxquelles n'échappent pas les praticiens - pour aider ces jeunes filles", explique le spécialiste, appelant à rejeter l'idée que toutes les femmes sont libres et ont le droit de disposer de leur corps. "On retrouve souvent des antécédents de violence physique, de carences affectives, de négligences éducatives, de mauvaise estime de soi", poursuit-il, précisant que des abus sexuels (inceste, viol, pédophilie) existent dans 30 % des cas. Pour ces jeunes filles, "être enceinte peut être un moyen de pallier ces carences, de rendre tout l'amour qu'elles ont en elles mais qu'elles n'ont pas pu donner".

Pour d'autres, la grossesse peut compenser l'absence de rite scolaire de passage qui permet de passer à l'âge adulte. En effet, les jeunes filles enceintes sont dix fois plus nombreuses que les autres à avoir quitté le système scolaire. Parmi celles qui sont encore scolarisées pendant leur grossesse, entre 50 et 75 % vont abandonner l'école en cours de route, s'exposant à de graves difficultés matérielles et éducatives et, à terme, d'insertion professionnelle.

Des jeunes filles en souffrance psychique

A ces facteurs de risque viennent s'ajouter d'autres raisons comme la mise en danger du corps, le moyen de tester son potentiel reproducteur et de vérifier l'intégrité de son corps, la difficulté d'accéder à la contraception ou encore des relations sexuelles consenties sous le fait de l'alcoolisation. S'il n'existe pas un portrait-type de jeune fille susceptible d'être enceinte, les spécialistes constatent que beaucoup sont en souffrance psychique, ne sont pas reconnues comme enfants, ont vécu un traumatisme familial, sont isolées socialement et souvent inhibées à l'école. "Ça n'arrive pas non plus par hasard", souligne ainsi Jacques Michel. D'autres reproduisent l'exemple maternel, "comme si les interdits tombaient".

L'absentéisme scolaire et l'absence de projets, associés à une puberté précoce et un père absent (physiquement ou symboliquement) font le reste. Être enceinte devient alors un moyen de quitter l'adolescence qui fait souffrir pour entrer plus vite dans le monde des adultes, d'exprimer un mal de vivre et de quitter l'école, de pallier le vide d'une existence morne et de lui donner un sens, ou encore d'acquérir un statut social en devenant un sujet d'intérêt, énumère le psychologue.

La meilleure prévention : l'école

Dans l'unité d'accueil des enfants en danger qu'elles dirigent au CHU de Nantes, Laurence Dreno, pédopsychiatre, et Nathalie Vabres, pédiatre, reçoivent des jeunes filles enceintes. Toutes ont moins de 15 ans. Pour être optimale, la prise en charge doit suivre un protocole d'accueil afin de "permettre à l'adolescente de redevenir sujet après avoir été sous emprise" : évaluer la patiente sur le plan médico-psycho-social, définir les circonstances de la grossesse et connaître le souhait de l'adolescente. Dans tous les cas, "il faut toujours se poser la question de violences sexuelles, intrafamiliales, et être attentif aux facteurs de vulnérabilité", insistent les deux spécialistes.

Sur le plan médical, ces grossesses ne posent pas de problèmes particuliers, et présentent même moins de complications que chez les adultes, à condition qu'elles soient très bien suivies, souligne le Dr Véronique Carton, gynécologue au CHU de Nantes. Seul point noir : le tabagisme, très fréquent dans cette population. "En tant que médecin, il faut prendre soin du corps et rassurer la jeune fille sur la bonne évolution de la grossesse", explique-t-elle. Et d'ajouter : "Il ne faut pas interroger trop vite sur les carences, mais d'abord établir un lien".

Dans les ¾ des cas, les couples ne durent pas plus de 5 ans. Les jeunes filles se retrouvent alors seules, avec un bébé dont elles doivent s'occuper. Et dans 35 % des cas, une seconde grossesse survient moins de 2 ans après. Comment faire pour les prévenir ? Comment aider ces jeunes filles ? Pour Jacques Michel, la réponse est claire : "La meilleure prévention à ces grossesses précoces reste la scolarisation, mais l'école active, où l'on est écouté, entendu, où l'on a sa place".